

PAGE LITTÉRAIRE

MON VIEUX TAMBOUR-MAJOR

Faisant allusion à mon goût si vif pour l'armée et pour le soldat, un de mes confrères, qui m'offrait, l'autre jour, un livre sur un vieux héros du premier Empire, l'orna de cet "ex-dono" :

"A l'Académicien qui suit les régiments."

La dédicace flatte mes passions et m'est agréable. Par malheur, j'en suis indigne. Hélas ! je n'ai plus mes jambes de quinze ans et ne puis régler longtemps ma marche sur le rythme des tambours ou sur le pas redoublé joué par la bande martiale des musiciens. Bien vite, je perds de vue le cuivre éclatant des ophicléides ; les pelotons, l'un après l'autre, me dépassent, et je vois, enfin, s'éloigner les derniers sacs sur le dos des hommes de l'arrière-garde.

Quand j'étais petit, ah ! par exemple, c'était une autre paire de manches, et j'emboîtai le pas à la compagnie des sapeurs, — des sapeurs d'autrefois, en bonnet à pois, en large tablier de cuir jaune, la hache sur l'épaule, et barbus comme des fleuves d'allégorie. Car, alors, un régiment n'était pas, comme aujourd'hui, un troupeau d'adolescents vêtus de capotes d'hôpital. Soit dit sans les offenser, nos chers petits soldats. Ils ont, dans les veines, notre vieux sang de bataille, et je suis sûr qu'ils valent leurs anciens. Ce sont des coeurs bien français qui battent sous leurs uniformes économiques.

Qu'on me permette, pourtant, de regretter la pompe militaire de jadis. Qu'est-ce que c'est qu'une musique sans chapeau chinois ? Et le tambour-major ! Qu'a-t-on fait du tambour-major ? Sans doute, c'est encore un assez bel homme, et, grâce aux dieux ! on lui a laissé sa canne. Mais que sont devenus les galons qui lui montaient jusqu'à l'épaule, et son poitrail d'or, et l'énorme colback au plumet gigantesque, qui l'obligeait à baisser la tête pour passer sous la porte Saint-Denis ?

Non, ce n'est pas parce que j'étais alors haut comme une botte que le tambour-major me paraissait un géant. Je parlerais qu'on a, maintenant, moins d'exigence pour la taille.

Qu'il était beau ! Même en peinture. Car c'était souvent son image qui servait d'enseigne aux bureaux de remplacement militaire. Encore un de mes plus émouvants souvenirs d'enfance, ces tableaux des "marchands d'hommes". Avec eux a disparu un détail amusant et pittoresque de la rue à Paris. Il y en avait de superbes, représentant un petit fantassin, un "Marie-Louise", en habit étriqué et en guêtres hautes, qui plantait le drapeau sur un bastion conquis, ou bien encore le Grand Empereur, le Petit Caporal, décorant de sa main un grenadier.

O folle tête d'enfant ! Grelot où sonnait la gloire ! Etre soldat ! Oh ! si j'avais eu l'âge !... Et ces grossières images me grisaient, me versaient l'héroïsme, comme la harangue et les verres de vin d'un sergent racoleur du vieux temps, sur le quai de la Ferraille.

Tout cela, voyez-vous, parce que j'étais né et que j'avais grandi à l'ombre du dôme des Invalides.

Mon père, homme de flânerie et de rêve, aimait les longues promenades dans les quartiers solitaires. Nous partions, ma petite main dans la sienne, et, d'instinct, il allait vers les espaces mélancoliques, vers le Champ-de-Mars ou l'Esplanade, qui étaient proches de chez nous. Sur les boulevards — alors presque déserts et encore champêtres — qui rayonnaient autour de l'École militaire, nous rencontrions, de temps en temps, un couple de pioupious ou quelque vieux débris des anciennes guerres, en casquette à cocarde, qui claudicait sur sa béquille et promenait ses glorieux rhumatismes sous les vieux ormes. Parfois, le vent nous apportait, du côté des casernes voisines, un sourd roulement de tambour ou la courte et grêle sonnerie d'une trompette. Nous passions devant des cabarets — maisons basses, aux murs couleur lie de vin et flanquées d'un maigre jardin à tonnelle — qui s'appelaient "Grand Vainqueur" ou la "Buvette d'Austerlitz". Près de la porte, était collée une affiche enluminée : "Bonne bière de Mars", où l'on voyait deux Vieux de la Vieille, un lancier rouge et un voltigeur, attablés devant une bouteille de grès dont le jet de mousse formait ar-

cade et retombait de lui-même dans un verre. C'était la traduction naïve d'un couplet de Béranger, que j'avais entendu fredonner par mon père :

Non, l'Amitié qu'on regrette
N'a pas quitté nos climats ;
Je la trouve, à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Tout, dans cette banlieue triste et grandiose, évoquait des idées militaires. Au bout de ces avenues, aux arbres alignés comme des fantassins à la parade, se dressait le dôme de Mansard, le monstrueux casque d'or.



FRANCOIS COPPEE

Quand il y avait, au Champ-de-Mars, exercice à feu, nous allions par là, attirés par le crépitement de la mousqueterie. On ne permettait pas d'approcher ; mais je voyais manoeuvrer de loin les régiments, comme si se fussent animés, pour mon plaisir d'enfant, mes soldats de plomb, mon infanterie lilliputienne. Les colonnes défilaient, se rompaient par sections pour se reformer aussitôt, et brusquement, s'alignaient en bataille, avec une symétrie mécanique. Et c'était alors des feux de pelotons, des décharges rauques, rappelant le bruit d'une soie déchirée, qui me faisaient sauter le coeur. Soudain, tout changeait. La troupe se mandait :

massait en carré. Une voix très lointaine com-

— Feu à volonté...

J'entends encore les coups secs de la fusillade, je vois luire les brefs éclairs dans la fumée blonde ; et, bientôt, le nuage devient tellement épais qu'on distingue à peine les pantalons rouges.

C'était délicieux ! Dans mes promenades avec mon père, à la moindre détonation, je le tirais par le bras, et, d'une voix suppliante :

— Papa, allons vite, je t'en prie !... On fait la petite guerre !...

Lorsque le Champ-de-Mars était désert, nos pas se dirigeaient d'eux-mêmes vers l'Esplanade. Là, sur la plate-forme, au delà du fossé monumental, les canons triomphaux arrondissaient leurs bouches ténébreuses. Tout de suite, le désir me prenait de les voir de près, de les toucher. Nous franchissions la belle grille, — car mon excellent père cédait à tous mes caprices — et je m'approchais, tout ému, des vieux trophées.

Ils étaient alors muets, endormis, les monstres de guerre ; mais je savais bien qu'ils vivaient, qu'ils se réveillaient quelquefois ; car, aux jours de fête, leurs rudes aboiements faisaient trembler les vitres, à la maison. J'en avais donc un peu peur, au fond ; mais ils m'attiraient, me fasci-

naient, comme, dans les cauchemars, ces bêtes effrayantes, fantastiques, qu'on ne peut s'empêcher de regarder. Je les connaissais tous, les énormes, ceux du dey d'Alger, qui gisent sur le sol comme les ruines d'une colonnade, et les mortiers, accroupis dans une pose de crapaud, et la longue et fine pièce dont l'airain s'enroule en forme torse, et celle sur laquelle rampe une chimère, et les deux plus magnifiques, — des austro-espagnols, je crois, — où sont gravés d'orgueilleux blasons et sur qui s'effarent des aigles héraldiques.

Un invalide à jambe de bois, avec deux canons de drap rouge sur sa manche, et le coupe-choux au bout d'une ouffleterie, montait la garde derrière les lourdes culasses. Mais, sur un signe de mon père, le vieil artilleur souriait au gamin et le laissait grimper sur les affûts. Et j'avais alors cette joie, — oui, cette joie ! — de pa'per le bronze, glacé par le vent du Nord ou attiédi par le soleil d'été.

* * *

...Je n'étais qu'un enfant, et tous les enfants rêvent d'être soldat. Il n'y avait, chez moi, aucun phénomène d'atavisme, et, dans ma pacifique famille, je ne voyais pas, suspendu à la muraille, "quelque vieux sabre paternel", comme dit Victor Hugo. Je n'ai rien d'un homme d'action, et aujourd'hui, en y réfléchissant, je crois même que j'aurais fait un médiocre troupier. Cependant, j'ai conservé le goût des choses de l'armée et, quand un régiment passe, malgré mes soixante et un ans, je marque le pas, pendant un moment, à la batterie des tambours. Ce n'est là que l'impulsion naturelle de ma race, l'instinct commun à tous les Français.

Eh bien ! je suis heureux de le retrouver en moi et de me souvenir qu'il y a toujours existé.

A l'heure qu'il est, bien que formidablement armés, nous protestons sans cesse de notre horreur de la guerre, et quiconque parle de gloire militaire est dédaigneusement traité de chauvin. Prenons-y garde. Il ne faudrait pas que ce besoin de paix, très légitime d'ailleurs, nous émasculât et détruisît, à la longue, notre tempérament guerrier, notre première vertu nationale. Le sang versé, c'est affreux ! Mais l'histoire est là pour nous rappeler que tous les édifices, sous lesquels tâche de s'abriter la société des hommes, n'ont pas eu d'autre ciment.

Maintenons la paix tant que nous pourrons, soit ; mais laissons nos enfants jouer aux soldats.

FRANCOIS COPPEE,
de l'Académie française.

BOUQUET DE PENSÉES

Le suicide : l'héroïsme des lâches. — REMY SAINT-MAURICE.

* * *

Le savoir, chez la femme, ne fait pas bon ménage avec le naturel et la simplicité. — ARVEDE BARINE.

* * *

On meurt pour sa famille, pour sa patrie ; à moins d'être un Dieu, on ne meurt pas pour l'humanité. — G.-M. VALTOUR.

* * *

Il y a un public, au théâtre, qui ne s'amuse jamais tant que lorsqu'il pleure. — ARMAND SILVESTRE.

* * *

Les foules sont aveugles, violentes ou lâches à plaisir, et une poignée d'agités, dans une assemblée, suffit pour en faire une foule.

* * *

Pour les âmes de bonne volonté, il n'est pas une minute dans la vie qui n'ait son devoir. — JULES LEMAITRE.

* * *

Toutes les rumeurs sociales bruissent dans la moindre question d'éducation, comme l'Océan bruit dans un coquillage. — DE MAULDE DE LA CLAVIERE.

* * *

L'idée religieuse vit et agit dans les races humaines, comme la sève des arbres sous l'écorce ; elle fait tour à tour leur grandeur et leur déchéance. — EDGAR QUINET.

* * *

Il n'y a d'oeuvre philanthropique que celle qui aide un homme à s'aider lui-même ; l'homme qui demande qu'on le porte ne vaut pas la peine d'être porté. — LE PRESIDENT ROOSEVELT.